

vérifie le podorojné * du voyageur : c'est un soldat qui fait préparer et atteler ses chevaux ; c'est un soldat enfin qui surveille chaque partie du service. Quelle différence avec ces misérables juifs ! Dans tous les lieux où leur rapacité s'est emparée du monopole des postes, il faudrait renoncer à voyager ; on n'obtient de relais qu'à force d'argent, on est trompé sur les distances, sur les prix, sur tout enfin, et il n'est ni instances ni menaces qui puissent triompher de la lenteur des postillons.

—C'est singulier, dit l'étudiant ; il faut donc que nos paysans soient aveugles ou stupides, car, non-seulement ils se montrent insensibles à tous les avantages de la colonisation, mais ils les repoussent avec opiniâtreté.

—Pas possible, répliqua le comte de Kercheff ; vous êtes mal informé.

—Chaque jour, ajouta le général, les gouverneurs écrivent le contraire.

—Je le crois bien, répartit l'étudiant ; qui oserait envoyer à un auteur couronné la critique de son ouvrage ? Mais enfin, les fautes parlent : lorsque les impératrices se sont rendues à Moscou, n'a-t-on pas vu les paysans se jeter à leurs pieds et implorer leur intercession auprès du Czar ? Dernièrement encore, que s'est-il passé à Tchougouieff ** ? n'a-t-on pas été réduit à pénétrer dans la place à coups de mitraille, et le lendemain, l'union des nouveaux frères n'a-t-elle pas été scellée par des flots de sang ?...

—Des flots de sang ! c'est un peu exagéré, dit le général ; on s'est débarrassé de quelques Tartares qui avaient eu l'audace de se révolter : rien de plus juste, assurément. Parce que les routines s'insurgent contre les améliorations, est-ce donc un motif pour ne pas améliorer ?

—Ah ! général, s'écria l'étudiant, de grâce, mettez-vous à la place d'un homme déjà mûr, auquel on vient dire : « Tu vas changer toutes les habitudes de ta vie. Hier, sans jouir d'une liberté absolue, tu avais la faculté d'aller, de venir, de choisir ta résidence et tes occupations ; hé bien, tu n'obéiras plus à ta volonté, mais à la nôtre ; tu seras soldat, aujourd'hui, demain, toujours ; nous t'enverrons un hôte, ce sera peut-être un servien, un kalmouque, un valaque, un homme enfin d'autres mœurs, d'autre religion que toi.... qu'importe ! tant mieux s'il te convient, tant pis, s'il ne te convient pas. Il aura ta fille de préférence à tout autre, tu ne peux plus la marier hors de la colonie ; et tes fils, que tu destinais à l'industrie ou au commerce, défense à eux de s'éloigner ; ils sont soumis désormais à toute la rigueur des lois militaires. Aie bien soin, chaque dimanche, qu'il paraisse en tenue devant ta porte, le sabre astiqué, les bufflétories blanches comme neige ; autrement, gare le knout ! » Admire qui voudra ce système ! quant à moi, je conçois très-bien que des hommes qui ont du sang dans les veines le reçoivent à coups de fusil.

Le général, bouillant de colère, allait éclater, et à défaut de raisons, il aurait infailliblement écrasé le porte-enseigne du poids de son grade ; mais tout-à-coup une musique militaire se fait entendre ; le major se lève en sautillant et court ouvrir une des doubles fenêtres du salon. C'est un régiment qui pas-

se, s'écrie-t-il, et bientôt tout le monde se presse autour de lui.

L'élève de Varsovie, lisant dans les yeux de sa mère qu'elle se disposait à lui adresser des reproches, bien qu'elle l'approuvait intérieurement, ne manqua pas de se placer à l'extrémité du balcon, près de la comtesse de Boronitzza, qui le traita, en riant, de mauvaise tête. Qu'elle était piquante cette jeune polonaise avec son capuchon de zibeline et cette fourrure si noire et si lisse qui serpentait autour de son cou !—La vue d'un régiment en marche m'a toujours plu, dit-elle à son voisin. Regardez cette colonne hérissée d'armes, que la fatigue incline en tout sens, comme les épis d'un champ que la grêle a foulé ; ces officiers à cheval qui galopent d'un bout à l'autre, une peau d'ours sur les épaules, ainsi que des guerriers antiques ; ces soldats courbés sous le poids de leurs sacs, ce drapeau voilé, ces plumets, ces dorures réservées avec soin pour le luxe des parades ; et puis, sur tous ces charriots, ce bagage immense, ménage du régiment.... Quel admirable spectacle !

—Oui, répondit l'étudiant, j'aime tout cela, lorsque j'observe en peintre, mais si je m'avise de prendre mes lunettes de philosophe, c'est autre chose. D'abord, je ne vois que des nomades, qui vont souvent sans savoir où, qui tueront demain si on l'exige, on ne sait qui ; une espèce d'hommes à part, hommes d'esclavage et de sang, bourreaux de l'humanité, prêts à exécuter toutes les sentences du despotisme.... Il n'y a que la fin de la colonne qui me réconcilie un peu avec le reste : deux ou trois cantinières, quelques enfans de troupes, en voilà assez pour me faire apercevoir dans cette masse d'ilotes un lien social, une idée de famille....

Pendant ce colloque, le colonel du régiment, reconnaissant le général Dembrowitz s'avança jusque sous le balcon et salua les dames.—Où allez-vous, colonel ? lui cria le général.

—A Rimzani, répondit-il en se dressant sur ses étriers : c'est à peu de distance de Wilna, sur les rives du Niémen ; je vais fonder une colonie.

—Ah ! ah ! dit le général, j'en félicite les belles du pays, vos hommes sont superbes. Puis se tournant vers les dames quand le colonel fut éloigné : « Pauvres gens, que je les plains ! c'est bien l'officier le plus dur de l'armée. »

—Mais c'est inconcevable, dit la baronne de Leibstadt au comte de Salfeld, comme tous ces soldats ont l'air abattu ! voyez près du porte-drapeau, ce grenadier dont la poitrine est couverte de médailles, quelle tristesse dans son regard !

—Par enfantillage, répondit le comte, on sait ce que c'est que des regrets de garnison ; la première jeune fille qui sourit à l'arrivée fait oublier celle qui pleurerait au départ.

—Oh ! Mesdames, jetez donc les yeux sur ce charriot, s'écria le major, voyez ce jeune soldat endormi... Quelle figure ravissante ! quelle fraîcheur !

Et toutes les dames confondirent leurs exclamations. En effet, rien n'était plus joli que ce visage de seize ans encadré dans un shapska et animé de ces vives couleurs que le sommeil donne à l'adolescence.....

III.

N'en déplaise à la comtesse de Boronitzza, il est quelque chose de plus imposant que la marche d'un régiment, c'est la

* Permission pour prendre des chevaux de poste.
** Ville d'environ 9,000 habitans, à dix lieues de Tcharkow ; elle a été regardée long-temps comme le boulevard de l'empire contre les attaques des Tartares de cette frontière.